

La renallhie et lo rat

Autor(en): **Sami**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 37

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224773>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



LA RENALLHIE ET LO RAT

On rat, qu'avâi bin dèdjônâ,
Sein allâvè sè promènâ
Lo long dè l'étang dâi Râpaille,
Quand l'apêchâi onna renallhie
Que te lâi fâ ein soresèint :
— Accutâ, mè n'amî, i'è trovâ, stu matin
Dèzo on tronc que lè catsivè,
On bocon dè lard, que godzivè,
Et 'na couennâ dè boutefâ :
Quin bon repè cein no jarâ !
Té faut venî dein ma catsetta :
On lâi porrâ bâire quartetta
(Lo liquido nè manquè pas !)
Et sè bagnî, sè promènâ,
Aprî no z'itrè régâlâ !
Té porrî portâ à ta fenna
On petit boquet dè couenna,
Et racontâ à tè z'einfant
T'ot cein que t'arâ vu per ice dein l'étang...
La terrâ, ci tsautein, mè seimblîi rido chêtse :
On est tant bin dein l'igbie frêse !
Té faut venî !... — Su bin d'accôo,
Que repond noûtron coo,
Ne vu pas ferè dâi manâire
Et l'igbie ne mè fâ pas pouâire,
Mâ po passâ delè l'étang,
Faut mè bâilli on coup dè man !
— A ton servîço !... — Et la renallhie,
L'attatse avouè on brin dè paille
La piôta ào pi dâo brelurin,
Que ne sè maufiâvè dè rein...
Mâ la renallhie,
Onna canaille !
Tire lo rat pè lo fond
Po lo neyî à tsavon !
Vâo renasquâ... l'autro sè fot dè sè siclliâie,
Et de tote sè dzevattâie !
Et lo rat sè crayâi fotu...
Mâ 'na cribletta que l'a vu,
Rrran ! te l'eimpoûgn' avouè la paille
Et la renallhie,
Por lè dévouâi tî lè doû
Dein lo bou !

Lo plliè rusâ compère
Pâo sè fotre dedein,
Et trâov' on plliè malin
Que lâi fâ s'n'affère !

(D'après La Fontaine).

Sami.

FORAINS

SOUVENT, plus tard, je les ai revus.
Mais, ce n'était plus avec mes yeux
de gosse...

Le jour avant, on fauchait l'herbe d'un champ,
tout près de la place du village et nous savions
qu'ils allaient venir. La classe terminée, comme
nous faisons sonner nos socques sur la grand-
route ! Le pousés passés dans les courroies de
nos sacs d'école, pour les plaquer au dos, nous
courions d'une seule traite, les voir s'installer.

Les hommes en espadrilles, casquette sur l'o-
reille, large ceinture rouge, pantalon de velour,
dressaient à grand coup de marteau la carcasse
multicolore des « balançoires ». Nous admirions
leur sûreté, leur adresse à démêler les pièces de
bois et à les emboîter. Ils travaillaient vite. A
deux mètres, leur roulotte lâchait une fumée
bleue par sa minuscule cheminée de tôle : la
femme cuisait la soupe. Des gosses ébouriffés,
les mains sales, le pantalon trop long retenu
d'un bout de ficelle, couraient pieds nus, al-
laient chercher d'énormes bidons d'eau qu'ils
ramenaient à petits pas en se déhanchant. Là-
bas, le cheval au cou pelé, dévorait l'herbe à
pleine bouche, sans relever la tête, inquiet de ne
pouvoir manger à sa faim.

Le montage terminé, les hommes hissaient la
lourde bâche avec ses rayures jaunes et rouges.
Enfin, avec prudence, en gestes lents et assurés,
ils plaçaient les panneaux peints à l'huile, figu-
rant des scènes maritimes : un navire de guerre
fendait la vague verte et écumeuse, crachant la
fumée de tous ses canons, une caravelle à l'am-
ple voilure immaculée et gonflée par le vent,
survivalait un orage terrible aux éclairs fulgurants
sur un ciel noir... Comme nous les regardions,
ces tableaux, ils étaient vivants. Des partis se
formaient, les uns étaient pour le cuirassé, les
autres pour le voilier, le clan des garçons et ce-
lui des filles.

En demi-cercle, les mains dans les poches,
nous suivions sans en rien perdre, la mise en
place de la « musique » avec sa grosse caisse, son
tambour aux baguettes automatiques et sa belle
dame dorée et argentée, une trompette dans
chaque main.

Vite, nous allions souper pour retourner voir.
Les hommes en costume de matelot, lançaient à
grands coups de reins leur « bateau » qui giclait
vers le ciel. L'un d'eux surtout, excitait notre
muette admiration. Il laissait le client lancer
son bateau et, brusquement, d'un saut, s'y agrip-
pait à la force des poignets. Alors, arc-bouté,
rejetant son corps en arrière, dans le vide, il im-
primait à la balançoire une oscillation plus lon-
gue et plus rapide ; bientôt, sa proue verticale
piquait la toile du plafond. Le client s'était as-
sis, pâle, cramponné aux barres de laiton, sou-
riant quand même, à cause des gens qui le re-
gardent. Alors, comme un singe, le matelot
bondissait sur le sol, la main au battant de la
cloche de bronze, scandant ses paroles : « Rollé,
rollé ! En p'tit bateau ! »

Le lendemain, l'herbe jaune et tachée d'huile
marquait la place des balançoires. Je me bais-
sais pour ramasser un grand clou rouillé... les
forains étaient partis. *Anelin.*

Ces dames jabottent. — Dans la loge de la mère
Michu.

— Est-elle assez maigre la grande bringue du
premier.

— Oui, mais elle a de beaux yeux.

— Parbleu ! C'est pas étonnant, la femme d'un
oculiste !

Au restaurant. — Le client. — Voyons, garçon, re-
gardez le bifteck que vous m'avez servi, il est à
peine grand comme une pièce de cinquante centimes.

Le garçon. — Mais, monsieur, il ne coûte pas plus
de cinquante centimes.

LES SAUTERELLES HUMAINES



A chaleur des canicules, quand elle se
fait sentir, a sur les humains des effets
fort divers. Par exemple, je connais
dans un de nos villages du Jura un bonhomme
dont le cerveau sous l'influence d'un soleil tor-
ride, se met régulièrement à bouillonner et en-
fanter les choses les plus hétérogènes, tout com-
me s'il s'agissait d'un habitant de Marseille.
Agriculteur et cordonnier de son état, il n'a ja-
mais songé à se faire journaliste, quoique le con-
tenu de ce crâne si facilement en fièvre, l'eût sans
aucun doute prédestiné à ce genre de travail où
souvent l'imagination échafaude des combinai-
sons sans trop se soucier de la nature des faits.

En plein après-midi d'un de nos derniers
beaux dimanches, je fis irruption chez ce brave
homme et, le trouvant, malgré la chaleur tropi-
cale, pacifiquement assis devant sa maison, au
milieu de sa famille, je crus devoir entamer le
sujet qui lui est le plus cher, après que l'on eut
eu, de part et d'autre, épuisé les effusions que
provoque un agréable revoir, et je lui dis à peu
près ceci :

— Eh bien ! mon cher Maurice Jaccard, n'a-
vez-vous pas couvé cette année de nouvelle in-
vention ?

— Si fait, si fait, me répondit-il empressé, ma
dernière découverte n'est pas encore complète-
ment au point, mais les prémisses font bien au-
gurer du succès final de l'entreprise.

— Est-il permis de savoir de quel bienfait
vous vous apprêtez à doter l'humanité ? lui de-
mandai-je.

L'ami Maurice prit sa barbiche en la main
gauche et la retroussa jusque sous les narines,
comme s'il eût voulu en humer les poils grison-
nants. Cela signifiait sans doute que ma ques-
tion était un peu indiscreète et qu'il fallait, avant
de dévoiler des secrets, prendre quelques précau-
tions oratoires. Puis, la barbiche ayant retrouvé
sa position normale, il m'expliqua posément ce
qui suit :

— Le développement merveilleux des moyens
de locomotion a mis l'homme en appétit. Cha-
cun voudrait pouvoir s'attacher des ailes et s'é-
lever dans l'éther à la suite du professeur Pic-
card, l'illustre citoyen de Lutry. Une telle vul-
garisation des vols dans la direction de la strato-
sphère n'est pas encore possible, mais, qui sait,
un jour peut-être pourrons-nous voler sans le
secours coûteux d'un lourd moteur ou d'un im-
mense ballon d'hydrogène. En attendant, je me
suis dit que le mieux était de s'en tenir à une
évolution naturelle, exempte d'abîmes jamais
comblés. Avant donc de savoir voler de nos
propres forces, apprenons tout simplement à
sauter à la manière des sauterelles. Au bout de
deux ou trois siècles d'un tel exercice, des ailes
finiront bien, en vertu des règles du darwinisme,
par nous croître sous les aisselles. Afin de faci-
liser la transition, j'ai inventé une semelle en
demi-lune qui s'adapte aux souliers par sa face
horizontale et qui aidera à donner à notre dé-
marche l'élan voulu. Vous connaissez évidem-
ment l'élasticité des balles avec lesquelles les en-
fants jouent ? Eh bien ! je suis parti du même
principe pour construire mon appareil. La se-
melle en question est un pneu très élastique,